

Pourquoi lire

L'Ancien Testament ?

Certains chrétiens sont **réticents** à aborder la lecture de l'Ancien Testament. Le terme « ancien » lui-même apparaît comme vieux, usé, dépassé. Alain Patin, prêtre et bibliste, a écrit un beau livre que je vous recommande vivement : *Se laisser étonner par l'Ancien Testament* – Éd. Jésuites 2023 - Il nous dit qu'il préfère l'expression de « Première Alliance », ce qui est plus juste, car la Bible, c'est bien l'histoire de l'alliance de Dieu avec son peuple.

Beaucoup pensent que l'Ancien Testament donne **l'image d'un Dieu** puissant, sévère, violent ou vengeur, assez étranger au Dieu de miséricorde et de bienveillance de l'Évangile. Or cela est une idée fautive, amplifiée par certains récits que nous avons retenus. Car dans l'Ancien Testament on parle bien de « Père », de « miséricorde », d'« alliance ». Mais il est vrai, qu'il faut avoir **quelques clés** pour prendre goût à cette lecture.

La première clé, c'est de comprendre **que Dieu a pris l'initiative de se révéler à travers l'histoire d'un peuple**, histoire d'une grande diversité. Dieu veut faire reconnaître tel qu'il est et non pas tel que nous l'imaginons. Car nous avons tous une certaine image de Dieu dans notre tête ! Ce que Dieu nous donne à connaître à travers la diversité des récits peut nous troubler, nous bousculer, nous interroger dans notre propre manière de voir Dieu. Ce n'est pas pour rien que le premier commandement de Dieu porte

cette prescription : « *Tu ne te feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux ou en bas sur la terre ou dans les eaux par-dessous la terre.* » (Ex 20,4). Dieu s'est fait connaître progressivement à des hommes et des femmes, à des communautés.

Son visage prend forme au fur et à mesure que les pièces du puzzle se mettent en place. Alors peu à peu, par étapes, se dessine le visage de Dieu tel que Jésus nous le fera connaître pleinement. Alors, c'est vrai, nous sommes **souvent dépayés**, car le premier testament a été écrit il y a environ 2500 ans, dans un contexte tout autre que celui d'aujourd'hui, dans ce Proche et Moyen-Orient qui demeurent pour nous bien « mystérieux ».

Avant d'être écrits, ces textes ont été parlés, et c'est peu à peu à partir de cette oralité transmise de génération en génération que se sont élaborés ces récits dont beaucoup sont souvent des 'relectures' de ce qui a précédé. Oui, nous pouvons être déroutés, mais on ne trouve pas la Parole de Dieu « à l'état pur ». Elle s'inscrit dans une histoire, une histoire mouvementée, au fur et à mesure du déroulement de cette histoire et du comportement des hommes. Pour connaître Jésus et les premières communautés chrétiennes, le détour par le Premier Testament est plus qu'utile. Car tout le **Nouveau Testament s'inscrit dans la culture de ce peuple d'Israël et dans les écrits qui structurent ce peuple.** « Ce que l'Ancien Testament a promis, le Nouveau Testament l'a fait voir. C'est pourquoi l'Ancien Testament est prophétie du Nouveau Testament et le meilleur commentaire de l'Ancien Testament est le Nouveau Testament (Grégoire le Grand 540 - 604). Jésus et ses premiers disciples sont imprégnés de cette culture. Jésus est un juif, il est de ce peuple juif dont il partage l'espérance. Cette expérience l'a aidé à trouver son propre chemin. Mathieu dira souvent que « Jésus accomplit les Écritures. »

La Bible, c'est bien l'histoire de l'alliance de Dieu avec son peuple.

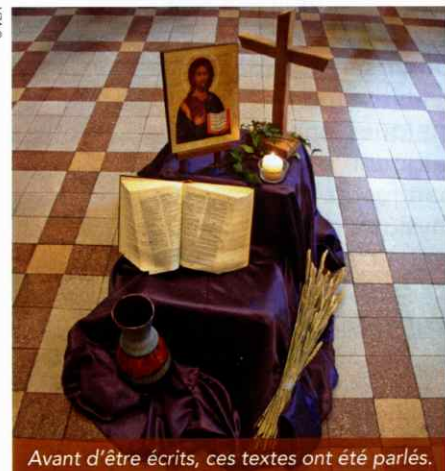


Vatican II a redonné une place à l'Ancien Testament dans les messes.

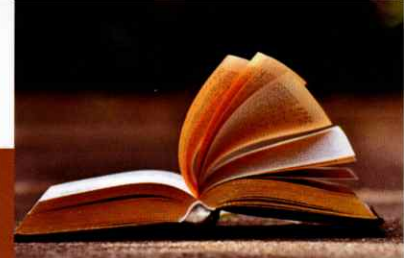
L'Église a toujours soutenu l'importance de cette connaissance de l'Ancien Testament. Au II^e siècle de notre ère, Marcion de Sinope, membre influent de l'Église de Rome, a opposé les deux testaments : il a voulu supprimer du corpus biblique l'ensemble de l'Ancien Testament. Il a été jugé hérétique et condamné. Il est vrai qu'au cours des siècles, la lecture de l'Ancien Testament a été largement ignorée, hormis par les spécialistes. Vatican II lui a redonné une place importante dans la liturgie officielle de l'Église, en particulier dans les messes dominicales. Le pape Pie XI, le 6 septembre 1936, disait : « *Spirituellement, nous sommes des sémites.* » Antoine Nouis, pasteur protestant, a écrit un merveilleux livre intitulé : « *Nos racines juives* » - éditions Bayard, coll. J'y crois - 2019. Il nous dit qu'il est essentiel de ne pas nous couper de nos racines. « Il nous met en garde contre toute prétention à croître « hors-sol », comme si nous n'avions pas été engendrés au fil d'une longue histoire qui nous précède, nous nourrit et n'a pas encore fini de nous enfanter. » (Marion Muller-Collard, dans la préface).

C'est ce retour à nos racines que nous vous proposons dans les prochains numéros du V.E., en présentant quelques personnages importants de la Première Alliance. Ils nous laissent un message très important pour notre relation à Dieu aujourd'hui, pour nos questions, pour notre espérance à vivre chaque jour, chrétiens en ce XXI^e siècle.

ENAD



Avant d'être écrits, ces textes ont été parlés.



Notre ambivalence face à la mort

Lors d'une conférence sur la mort éprouvée, accompagnée, Thierry Bustros, psychanalyste, prêtre du diocèse de Créteil a proposé son témoignage.

La mort est source d'angoisse, car nous n'en savons rien. Nous la percevons parfois comme la séparation de la vie avec d'autres, avec soi-même. Tout se passe comme si quelqu'un d'autre en prenait la décision, sans nous consulter. Et pourtant, la mort, nous pouvons nous la donner. Freud nous a aidés à découvrir en nous la pulsion de mort qui s'oppose à la pulsion de vie dans une lutte décrite comme le contenu essentiel de la vie.

Il naît en nous une double attitude :

- la **peur de la mort** nous fait lutter contre tout changement. Changer, évoluer, c'est avancer vers sa fin.
- la **peur de mourir** nous met dans l'incapacité de profiter pleinement de la vie.

Deux attitudes bien différentes. L'une nous confronte à l'angoisse de la fin, l'autre à l'angoisse, dans le quotidien, du risque du surgissement de l'inattendu.

La mort de l'autre nous confronte à notre impuissance, notre douleur, notre culpabilité, notre solitude. Nous sommes témoins de ce qui nous dépasse. Cela est renforcé quand l'autre choisit juste le moment où nous nous absents quelques instants pour mourir seul, ce qui est souvent le cas.

Avant cet ultime choix, de nombreux chemins s'ouvrent devant tous.

Chemin de vérité : non pas SA propre vérité, mais celle de la situation de celui qui va mourir. Pouvoir entendre, dire, intégrer, ce qui nous touche ou touche l'autre. Accepter avec humilité de ne pas pouvoir faire plus, ne pas mentir.

Chemin de liberté : choix de savoir ou de ne pas savoir, de refuser ou accepter la maladie, son issue, les limites de la médecine. Accepter à un moment que la mort soit la plus forte. Choix de respecter les décisions qui concernent celui qui part : elles sont siennes.

Accepter à un moment que la mort soit la plus forte.



Chemin de souffrance : voir souffrir l'être aimé sans avoir de solution. Souffrance d'entendre le mot guérison ne plus prendre sens, ne pas savoir le temps qui reste à vivre. Souffrance de la dégradation de la personne.

Chemin de colère : face à un réel difficile à entendre.

Chemin de solitude : solitude du dialogue entre celui qui sait et celui qui ne veut pas savoir, créant un mur émotionnel pas facile à vivre, d'où la nécessité que l'avancement de la situation soit entendu en groupe.

Chemin difficile qui ne supporte pas le mensonge : avoir une parole qui fait ce qu'elle dit, et dit ce qu'elle fait. Se désillusionner que de dire la vérité à moitié permet à l'autre d'avoir deux fois moins mal.

Chemin d'humour et de dérision de soi-même : retrouver le goût des petites choses pleines d'humour de la vie partagée ensemble : les souvenirs et la valeur relativisée des événements passés.

Chemin qui pose la question du sens : qu'est-ce que prendre une main, serrer un corps, qu'est-ce qu'un baiser ? Le faire pour la dernière fois. Cela met en avant une pudeur comme jamais on aurait cru.

Chemin de peur : elle est inévitable. Celle de s'endormir, de ne pas se réveiller, d'avoir raté sa vie, du bilan, de l'au-delà... On a peur, car on ne comprend plus rien, d'où l'importance à

cette période, de faire le ménage dans sa vie.

Chemin de clarification de sa vie : c'est le temps de régler ce avec quoi, celui qui part n'est pas en paix, ceux avec qui il est important qu'il parle. Dire avant de partir : pardonne-moi, je te pardonne, je t'aime, merci, au revoir. Dans cet ordre ou tout autre.

Chemin d'expression du désir : un temps intime, tragique, cruel, de dilemme, d'ambivalence, d'impuissance exprimée, de gâchis reconnus, de frustration, de déchirement, d'amour, un temps secret. Tout cela exprimé à travers le désir de revoir tel ou tel, le désir de se réconcilier...

Pour conclure, la question de la mort pose celle de la mesure du temps par l'amour. La trace qui marque le temps de ceux qui restent, ce qui persiste dans les mémoires, c'est l'amour.

Au-delà de la présence visible, c'est ce qui demeure et se propage.

Thierry Bustros

